

du blé dont il n'aura pas l'emploi, et se donner la peine de le moudre, sachant que sa peine sera perdue ?

LE PÈRE DUPONT.—Et s'il avait acheté le blé à crédit, sans pouvoir vendre la farine, comment payerait-il ? Et si le cultivateur ne voulait pas vendre son blé à crédit ?

L'INSTITUTEUR.—Sans aucun doute, il vaudrait mieux que le producteur pût toujours acheter et vendre au comptant, mais cela n'étant pas, on se contente de faire crédit, avec prudence bien entendu. Alors, voici comment les choses peuvent se passer : le cultivateur vend du blé au meunier et reçoit un billet, qu'il garde jusqu'à l'échéance ; quelquefois aussi il peut le passer à un banquier contre de l'argent comptant, ou le céder au marchand de bestiaux, si celui-ci connaît le meunier. Le meunier de son côté moudra le blé et vendra la farine au boulanger contre un billet ; enfin le boulanger fera du pain et le vendra au consommateur.

Supposons que le consommateur paye comptant, comme il le doit, le boulanger aura l'argent nécessaire pour payer le meunier, qui pourra payer le cultivateur. Et si le cultivateur a passé le billet au marchand de bestiaux, celui-ci sera payé directement par le meunier, de sorte que l'argent du consommateur aura finalement tout payé.

JEAN.—Puisque tout est fait pour le consommateur, il faut bien qu'il paye tout.

L'INSTITUTEUR.—C'est très-juste. Nous avons vu que le crédit facilite la production, en confiant les matières premières à ceux qui sont en état de les travailler. Dans notre exemple, c'est comme si le meunier disait au cultivateur : Je vais moudre vos grains, le boulanger me payera ma peine ; le boulanger dit ensuite : Je vais cuire du pain, le consommateur nous payera tous. Je demanderai maintenant pourquoi le consommateur doit payer comptant ?

PIERRE.—Pour que les producteurs puissent être payés à leur tour.

LE PÈRE DUPONT.—Ce n'est pas tout. Le consommateur qui achète à crédit est sujet à s'endetter, car il n'emprunte pas pour produire, mais pour consommer ; ce qu'on a consommé n'existe plus.

L'INSTITUTEUR.—C'est cela : le seul crédit utile est celui qui a pour but la production ; toute autre est un malheur ou une faute.

LE CAPITAL.

Un dimanche, un groupe de voisins et de voisines étaient assis à l'ombre d'un gros noyer, et les enfants écoutèrent la conversation avec intérêt. On racontait l'histoire de plusieurs habitants de la localité et des environs qui avaient été pauvres dans leur enfance et qui, avec le temps et à force d'économies, ont acquis l'aisance et même la richesse.

On venait justement d'apprendre que Charles, le fils du menuisier, avait acheté une petite maison et un champ assez grand pour 5,000 francs. Il avait payé 3,000 fr. comptant et pris des termes pour le reste. C'est qu'il gagnait 3 fr. 50 par jour et n'en dépensait que 2.

On disait que s'il continuait à être aussi économique, il se ferait une fortune.

Les enfants étaient tous disposés à devenir riches. "Vous n'avez qu'à travailler et à économiser, c'est-à-dire à ne pas dépenser, leur dit le père Dupont.

—Économisez surtout, ajouta l'instituteur. Quelque durement qu'on travaille, si l'on dépense au jour le jour tout ce que l'on gagne, on n'aura jamais de capital. C'est par le travail qu'on fait venir l'argent, mais c'est par l'économie qu'on le garde et qu'on grossit le tas.

—Le capital c'est de l'argent ? demanda Paul.

—Certainement s'écrièrent plusieurs assistants à la fois.

—Pas toujours," reprit l'instituteur.

Et comme on croyait qu'il plaisantait : "Voyons, dit-il,

j'ai là une pièce de 5 francs. C'est bien de l'argent, cela, n'est-ce pas ?

—Oui ! oui !

—Eh bien ! si, avec cet argent, j'achète du pain pour ma consommation, ce n'est pas pas un capital ; si au contraire j'achète un livre pour faire la classe, j'ai acheté un instrument de travail—le livre, c'est ma bêche, mon marteau, mon rabot—et comme les instruments du travail font partie du capital, les 5 francs employés pour acheter le livre sont du capital. L'argent qu'on dépense pour la satisfaction de ses besoins pas n'est du capital, mais du revenu."

Ce que venait de dire l'instituteur embarrassa un peu l'auditoire.

Il dut commencer par démontrer que l'argent ne sert à rien par lui-même, qu'on ne le mange pas, qu'on ne peut pas écrire, scier, coudre, labourer la terre avec une pièce de monnaie, et que l'argent n'est utile que comme moyen d'acheter ce dont on a besoin. L'argent représente donc tantôt du pain, tantôt un instrument, tantôt autre chose.

Après avoir rappelé ces vérités connues de tout le monde, il continua, s'adressant à un tisserand : "Vous faites de la toile, voisin Bonhomme. Que vous faut-il pour cela ?

LE VOISIN BONHOMME.—Un métier et du fil.

L'INSTITUTEUR.—Ainsi, vos mains, votre travail ne suffisent pas ; il vous faut absolument du fil, qui est votre matière première, et un métier, qui est votre instrument ou votre machine. Et bien, votre métier, votre fil, le local dans lequel se trouve votre métier, ainsi que les provisions qu'il vous faut pour attendre le paiement forment votre capital. C'est avec cela que vous produisez, que vous faites de la toile. Tout ce qui, en dehors de votre travail, est nécessaire pour produire, est du capital.

PIERRE.—La charrue, les bœufs, les moutons sont-ils du capital aussi ?

L'INSTITUTEUR.—Sans doute. Supposons un jeune homme qui commence à gagner de l'argent, et mettons qu'il économise 1 franc par jour. Au bout de cent jours, il aura 100 fr. Est-ce un capital ? je n'en sais rien encore, cela dépendra de l'emploi qu'il en fera. Jusqu'à présent, et tant que l'argent est dans son tiroir, ce n'est qu'un moyen d'achat. Il peut se décider à dépenser l'argent pour son agrément ; dans ce cas ce n'était pas un capital ; mais s'il le place à la caisse d'épargne et en tire 3 fr. par an, c'est un capital, car il a produit un revenu. Si, ensuite, il y ajoute d'autres économies et arrive à se procurer pour son argent, un métier et du fil, il aura transformé son capital argent en un capital industriel, qui est, soit dit en passant, bien plus productif.

"Ainsi c'est l'épargne qui fait le capital. Economiser, c'est se priver, mais celui qui se prive ramasse quelque chose. Petit à petit, l'oiseau fait son nid, et les petits ruisseaux font les grandes rivières. Il n'est pas nécessaire de gagner beaucoup pour économiser, on peut souvent économiser en gagnant peu : il s'agit seulement de dépenser moins qu'on ne gagne."

—Magasin d'Éducation et de Récréation.

MAURICE BLOCK.

(A continuer.)

PÉDAGOGIE.

Leçons familières de la langue française.

LES DIX PARTIES DU DISCOURS.

Introduction

[Suite]

Nous avons vu, mes enfants, que les mots de la langue française sont composés de syllabes ; que, dans la prononciation, toutes ces syllabes n'ont pas la même valeur ; qu'il y en a toujours une sur